

Encore la « Symphonie Pastorale »

Décidément, il y a fort à faire pour que les Chrétiens s'entendent. Certains pasteurs ont été si impressionnés, et même édifés par ce film, qu'ils ont engagé vivement leur jeunesse à l'aller voir. Quel ne fut pas leur ébahissement en apprenant que l'Eglise de Genève avait cherché à le faire interdire. (Le Comité Catholique de surveillance du Nord avait, lui, déjà prononcé l'interdiction). Nous voudrions tâcher d'éclaircir la question qui est d'une grande importance :

La beauté du film n'est évidemment contestée par personne. Et l'on connaît la chanson : « Un pasteur de violettes et dessous la vipère !... C'est justement parce qu'il est si beau qu'il est si dangereux ! » (comme si la laideur et la vulgarité de tant de films n'étaient pas en elles-mêmes aussi des dangers).

En fait, nous sommes là, devant un des plus purs chefs-d'œuvre du cinéma, où la perfection de l'image, la vérité du ton, la discrétion et la dignité des attitudes, sont, par eux-mêmes déjà, un sujet de louange. Blanchard, il est vrai, cabotine quelque peu. Il joue, tandis que les autres vivent, d'où le caractère artificiel et forcé par moment du visage du pasteur. Il n'est jamais vraiment pasteur, comme Michèle Morgan est vraiment aveugle. Mais qu'importe, car le centre rayonnant de l'histoire, c'est cet enfant aveugle, et non ce pasteur qui n'en est pas un.

Certes, l'histoire est aussi atroce que le film est admirable. Mais le rôle de l'Eglise devant une donnée comme celle-là, n'est pas de se boucher les yeux et de brandir des foudres, ce qui est juste le bon moyen de faire croire au monde que ce film la touche au point sensible, et qu'elle a peur pour le fragile honneur de ses pasteurs, — mais de comprendre, et de faire comprendre.

Or, il y a deux immenses leçons à tirer de ce film, deux leçons qui illustrent étonnamment la Parole de Dieu, et qu'il eût fallu que tirent au moins tous les journaux chrétiens au lieu de pousser des cris :

La première, c'est la puissance infernale du Père du Mensonge. Voici un homme qui, sans commettre aucun acte répréhensible, et dans l'exercice même de la miséricorde, devient, peu à peu, et sans du tout s'en rendre compte, un monstre qui assassine le bonheur de son fils, celui de sa femme, et de l'enfant qu'il a recueilli, — *parce qu'il a commencé à se mentir à lui-même sur ses propres sentiments,*

et que, plus il s'enfonce dans le mensonge, moins il parvient à se l'avouer. Et quand enfin la vérité éclate, il est trop tard, l'Ennemi l'a emporté, la passion coupable occupe entièrement le cœur de cet homme déserté par la Parole de Dieu. Illustration extraordinaire de l'enfermement causé par la puissance des ténèbres. Qui peut dire que cette leçon ne lui soit pas nécessaire et qu'il n'a pas besoin que Dieu l'appelle à la vigilance à travers une histoire qui, si elle est exagérée, n'en est pas moins typique de la manière dont le diable peut nous séduire par le bien même que nous faisons, et nous isoler complètement de nos frères dans une sorte d'hypnose où l'égoïsme, l'orgueil et la convoitise se déchainent à l'abri du mensonge.

Evidemment, on attend désespérément l'intervention de la Parole de Dieu. On attend que vienne un collègue, un évêque, ou un conseiller presbytéral pour crever l'abcès et réveiller le pasteur de son sommeil. Or, tout se passe comme si Dieu n'existait pas, comme si toute la vie de l'Eglise n'était que comédie. Et c'est ici que Gide blasphème en voulant ignorer qu'il existe dans l'Eglise des porteurs de la Parole de Dieu, des hommes de prière et de vérité, qui eussent pu sauver l'homme perdu, ou du moins, l'empêcher d'en perdre d'autres. Cependant, il faut avouer, hélas ! qu'il est arrivé parfois que des pasteurs se perdent, s'enfoncent doucement dans l'apostasie, sans qu'aucun main juste et charitable ne se tende vers eux. Il est arrivé que l'Eglise ne soit plus qu'une citerne crevasée, dont toute l'eau vive s'était écoulée. Cela arrive dès que le Saint-Esprit n'y est plus. C'est pourquoi l'atroce solitude, cette solitude de réprouvé, du pasteur, bien qu'anormale et monstrueuse, n'est pas tout à fait invraisemblable. Et si cette histoire pouvait nous apprendre à porter un peu plus les fardeaux les uns des autres, elle n'aurait pas manqué son but.

La seconde grande leçon du film la principale, c'est le visage inoubliable de l'aveugle. Le pasteur n'est pas l'homme de Dieu, dans l'histoire. Le témoin de la Parole manque. Mais il y a une enfant de Dieu, c'est Gertrude. (Il existe d'autres histoires d'ailleurs où les pasteurs jouent le rôle de mauvais bergers, tandis que Dieu se fait représenter par des gens sans aucun titre ni fonctions religieuses. Je crois même qu'elles sont dans la Bible.

a, Ah ! que n'a-t-on interdit ce livre
 i- dangereux !) L'aveugle est l'enfant
 r de lumière au milieu de cette nuit.
 r Plus que cela, et c'est ici que nous
 r- touchons un singulier degré de pro-
 e fondeur : Elle est comme la pierre
 st de touche du rapport des autres
 t hommes avec Jésus-Christ (on ne
 e peut s'empêcher de penser à
 e l'Idiot). La lumière du monde est
 i- au milieu de nous comme une aveu-
 e gle. « J'avais faim, et vous m'avez
 t donné à manger, j'étais aveugle, et
 - vous m'avez recueilli ». Et lors-
 e qu'enfin, elle recouvre la vue, n'est-
 e pas alors comme une annonce du
 e jugement dernier ? parce qu'il y
 s a ceux qu'elle reconnaît, et ceux
) qu'elle ne reconnaît pas. Jacques,
) qui l'aimait en vérité, elle n'a pas
) l'ombre d'hésitation à se donner
) à lui. Mais le pasteur, au premier
) coup d'œil, elle a compris que le
 - mensonge altérerait ses rapports avec
) elle, et ne l'a pas reconnu. Ainsi
) quand ouvrira les yeux, au dernier
) jour, celui qui vient pour juger les
) vivants et les morts, il en est qu'il
) ne reconnaîtra pas, qui pourtant,
) s'étaient fort occupés de lui et ap-
) pliqués à le servir, mais qui ne ser-
) vaient en réalité que leur propre
) convoitise. Que cette interprétation
) apparaisse comme une pure fan-
) taisie à Gide lui-même, ne saurait
) empêcher que Dieu sur la terre se
) trouve à la place des opprimés, des
) affamés et des aveugles, que nos
) rapports avec lui se mesurent à nos
) rapports avec eux, et que cette his-
) toire n'en soit une illustration mer-
) veilleuse. (Si l'une de ces scènes se
) situe dans l'église, cela signifie que
) « le jugement va commencer par la
) Maison de Dieu »).

Evidemment, tout cela n'est pas
 aussi directement édifiant que cet
 autre chef-d'œuvre « *Qu'elle était
 verte ma vallée !* », qui lui, n'a be-
 soin d'aucun commentaire, qui
 n'est pas une parabole, mais une
 simple tranche de la vie des hom-
 mes. Mais faut-il demander toujours
 des choses directement compréhen-
 sibles à tous ? Dans la Bible, il y
 a des paraboles que Jésus expli-
 quait en particulier à ses disciples.
 Quand le cinéma nous offre une

parabole d'une telle perfection, ne
 faut-il pas se réjouir de pouvoir
 l'expliquer, et la recevoir comme
 une Parole de Dieu ?

Encore un mot de Michèle Mor-
 gan. Indépendamment du sens mê-
 me de l'histoire, il faudrait aller
 voir et revoir ce film à cause d'elle,
 pour essayer d'entrer un petit peu
 dans la condition d'un aveugle,
 dans la douleur du monde de la
 nuit, et pour comprendre ensuite
 ce qui est sans doute la chose du
 monde la plus émouvante et la plus
 prophétique, plus même que la li-
 bération d'un prisonnier : le re-
 couvrement de la vue par un aveu-
 gle-né, la découverte de la lumière,
 la vision de ceux qu'on avait pu
 jusque là croire seulement. Je pense
 qu'on ne peut rien dire de plus que
 ceci : Michèle Morgan est à la hau-
 teur de cette condition qui est la
 condition humaine, la condition
 évangélique par excellence.

On ne verra pas souvent quelque
 chose d'aussi beau que les scènes
 où Gertrude fait ses premiers pas
 dans le Royaume de la Lumière,
 (mais ce n'est pas la vraie lumière,
 elle l'apprendra bien vite, et qu'il
 eût mieux valu pour elle n'ouvrir
 les yeux qu'au jour de la Résurrec-
 tion). Il y a là réalisé, une sorte
 de miracle de délicatesse et de
 discrétion, presque un miracle de
 l'amour. Parce qu'il faut bien de
 l'amour pour pouvoir à ce point
 se mettre à la place des autres. Il
 a fallu que Michèle Morgan et De-
 lannoy soient non seulement de
 grands artistes, mais qu'ils aient
 pour les hommes un peu de ce qui
 s'appelle la charité. Le cinéma ser-
 rait justifié rien que pour nous
 avoir donné de telles images.

Pour ces diverses raisons, il nous
 semble qu'en réagissant comme elle
 l'a fait, l'Eglise de Genève (ou du
 moins, une partie de cette Eglise),
 s'est non seulement couverte de ri-
 dicule, mais a manqué de discerne-
 ment spirituel, et obéi à l'impératif
 de la peur, plutôt qu'à celui de la
 Parole qu'il fallait dire non pas
 contre ce film, mais à son occasion.

Roland de PURY.